

pagne. Le cabaretier était mort dans un camp d'Allemagne.

Parmi ceux qui avaient regagné le village, l'un avait perdu un bras, l'autre une jambe.

Le facteur Gabin, lui, avait perdu ses yeux.

Il demeurait le plus souvent sur un banc devant sa porte. Lui qui avait tant parcouru les routes, il ne marchait plus qu'en hésitant avec un bâton.

Jeannette, gentiment, allait quelquefois s'asseoir à côté de lui.

Elle lui disait :

— Je viens vous raconter ce que je vois, Monsieur **Gabin**.

Et elle commençait :

— Les prunes dans le jardin du presbytère sont presque mûres, toutes bleues entre les feuilles. Cette carriole qui passe c'est celle de la boulangère qui revient de la ville avec un fichu neuf.

L'auto du D^r Ferrand est arrêtée sur la place.

Et voici la mère Agathe qui revient du lavoir.

Ainsi l'aveugle prenait encore un peu part à la vie du village.

D'autres fois, c'est lui qui parle de son enfance, des bons tours qu'il jouait alors, de la foire Saint-Nicolas, de l'hiver où il fit si froid que la rivière était prise.

Et, lorsqu'il s'interrompt enfin :

— Parlez-moi de la guerre, dit Jeannette.

Mais l'aveugle s'y prête rarement. Elle lui rappelle trop de choses terribles alors que pour la petite fille c'est un peu une aventure merveilleuse comme celles de son livre d'histoire. Tous deux

ont raison. La guerre, cela veut dire beaucoup de mal ; mais aussi de l'héroïsme, des sacrifices, de la gloire.

— Ce soir-là, dit Gabin l'aveugle, nous étions devant Verdun...

Jeannette écoute. Elle écoute si bien qu'elle ne voit plus le jardin avec son carré de choux et son banc peint en vert, le mur, le chat sur la fenêtre près d'un pot de géranium. Elle est là-bas avec le conteur. Elle entend siffler les balles, éclater les obus.

Cette nuit-là, elle fit un rêve.

Était-ce un rêve ?

Joyeuse aussi lui avait parlé de la guerre, cette guerre qui lui avait pris son père, le capitaine Roland, et qu'elle avait vue de près. Car avant d'habiter avec sa mère la maison couverte de glycines, la maison blanche au bout du village, M^{lle} Madeleine enfant habitait près de la frontière.

A dix ans, la guerre déclarée, elle avait senti l'inquiétude grandir autour d'elle à mesure que les nouvelles devenaient plus mauvaises, que les « Boches » approchaient.

Les gens les plus avisés étaient déjà partis. Mais la maman de Joyeuse, infirmière à l'hôpital de la Croix-Rouge, ne pouvait s'y résoudre, même pour sa petite fille. Elle était elle aussi d'une race qui ne croit guère au danger.

Et quand elle comprit que le péril était pressant, ses blessés évacués, il était déjà bien tard.

Il n'y avait plus de train, de voiture pour s'en